
PRESENTATION DU N°18 DES CISG

Jean-Marie Pillon

En quoi les penseurs critiques de l'ordre social, par leurs analyses, mais aussi par leurs recommandations, peuvent-ils aider à défendre les intérêts collectifs des travailleurs ? En particulier, quels échos rencontrent leurs arguments dans le monde syndical ? C'est à ces interrogations que le numéro 18 des *Cahiers internationaux de sociologie de la gestion* entend apporter quelques réponses. Publiée par le réseau thématique « sociologie de la gestion » de l'Association Française de Sociologie - le RT30 -, cette revue entend faire vivre une approche critique des pratiques de gestion. Rappelons que les différentes rubriques constituent le fruit du travail des membres du réseau et de leur plein engagement. Qu'ils en soient remerciés.

Le papier de recherche original que nous publions constitue la seconde partie des réflexions menées par Jean-Luc Metzger sur les travaux d'André Gorz. Le philosophe d'origine autrichienne avait tâché, tout au long de sa carrière, de mener une discussion critique de l'œuvre de Karl Marx, en s'inspirant de penseurs tels que J.-P. Sartre, Hannah Arendt, Max Weber, Ivan Illich, ainsi que les différentes générations de philosophes de l'École de Francfort – de T. Adorno et M. Horkheimer à H. Marcuse et J. Habermas, en passant par leur inspirateur E. Husserl, ou encore Oskar Negt. En effectuant un retour à son tour critique sur l'œuvre de Gorz, J.-L. Metzger se confronte à la question de la place de la rationalisation économique dans les crises que connaît le capitalisme depuis la fin de l'après-guerre. L'intérêt d'une telle réflexion est alors de mettre à plat les apories que peuvent recéler les pensées d'une alternative au capitalisme, notamment lorsqu'elles prennent la forme d'une planification socialisée de la production. Mais c'est au tour de Gorz de voir ses pensées de l'alternative passées au crible par notre collègue qui souligne, entre autres, le caractère par trop exigeant du rôle politique que confie Gorz aux communautés. Ces groupes locaux devraient tout à la fois être altruistes, inventifs, tout en étant reliés les uns aux autres à une échelle internationale... sans finalement que l'on sache pour quelles raisons ils développeraient des modes d'organisation effectivement plus justes ou plus émancipateurs que la technocratie. Autant de réflexions qui laissent toutefois penser que c'est peut-être dans la pensée d'une autre

gestion ou une autre pensée de la gestion que résident les pistes de l'émancipation qui vient.

La rubrique *Actes du séminaire* déroule cette question de la technocratie en s'intéressant sous un angle historique à l'importation en Italie des méthodes américaines d'organisation scientifique de l'économie et de la production. L'ouvrage de Ferruccio Ricciardi – chargé de Recherche CNRS au LISE – qu'il était venu nous présenter constitua la base de nos échanges. Ce livre, paru en 2016, s'intitule *La fracture gestionnaire : savoirs et techniques d'organisation en Italie (1948 – 1960)*. La discussion avec Régis Boulat, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Haute-Alsace et membre du CRESAT (Centre de Recherche sur les Économies, les Sociétés, les Arts et les Techniques) a permis, sous une forme particulièrement stimulante, de mettre en regard deux voies de rationalisation du système productif, la française et l'italienne. Cette comparaison permet de mettre en exergue que les réseaux constitués par la modernisation varient, les adaptations nationales également, ou encore que les liens entre la question sociale et la bataille de la productivité s'agencent différemment. Les recommandations américaines réactivent, par ailleurs, des histoires nationales spécifiques de l'organisation scientifique du travail originelle. L'emprise de ces programmes sur l'ensemble du tissu productif se joue enfin de manière à chaque fois spécifique, notamment pour ce qui est de l'influence de la bataille de la productivité sur les PME et les districts industriels. Pour le dire avec les mots de notre discutant invité, le livre de Ferruccio Ricciardi constitue un « *bel ouvrage qui fait date et qui fait marque pour venir éclairer, du côté italien, cette période importante de la reconstruction et de la modernisation après la Seconde Guerre mondiale.* » À la lueur de la densité de nos échanges lors de ce séminaire, on ne saurait en douter.

L'entretien que nous vous proposons partage avec ce qui précède un très grand nombre de réflexions, puisque nous sommes allés rencontrer Jean-Pierre Durand, afin qu'il revienne sur sa trajectoire intellectuelle et les cadres actuels de sa pensée. Sociologue du travail à l'université d'Évry, à la recherche d'une pensée d'ensemble des transformations actuelles du travail, Jean-Pierre Durand livre finalement la démarche qui l'a conduit à la rédaction de son dernier livre, *La fabrique de l'homme nouveau*. Appliquant à la plupart des espaces productifs la notion de chaîne invisible, il pointe alors les enjeux politiques et démocratiques de la généralisation de ce qu'il nomme pour faire simple le *lean management*.

La rubrique lectures revient, enfin, sous la plume d'Hugo Bertillot, sur l'ouvrage de Pascal Martin, *Les métamorphoses de l'assurance maladie. Conversion managériale et nouveau gouvernement des pauvres*, paru en 2016 aux Presses universitaires de Rennes. L'ouvrage montre bien les ré-étiquetages et la mise en place de dispositifs qui ont contribué à modifier les grandes orientations initiales confiées à l'assurance maladie. Sans trop déflorer l'analyse de notre collègue, l'individualisation vient *in fine* remplacer la notion de mutualité.

Par-delà les secteurs et les époques, l'ensemble des contributions réunies ici rendent finalement grâce à un résultat fondateur du réseau thématique sociologie de la gestion : il y a de la politique dans la gestion !

Jean-Marie Pillon, pour le RT 30.